

Études internationales



N'Tandou, Jean Baptiste. *L'Afrique mystifiée*. Paris, Éditions l'Harmattan, coll. « Points de vue », 1986, 175 p.

Gabrielle Lachance

Volume 19, numéro 2, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702359ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702359ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lachance, G. (1988). Compte rendu de [N'Tandou, Jean Baptiste. *L'Afrique mystifiée*. Paris, Éditions l'Harmattan, coll. « Points de vue », 1986, 175 p.] *Études internationales*, 19(2), 384–386. <https://doi.org/10.7202/702359ar>

l'Afrique australe et instituant l'Union douanière et économique de l'Afrique centrale en 1964 (UDEAC) enfin la convention relative à la Communauté économique de l'Afrique de l'Ouest de 1963, accompagnée de l'accord de non-agression et d'assistance en matière de défense entre les États de la CEAO et le Togo (ANAD) de 1977, et celle concernant la Communauté économique des pays des Grands Lacs (CEPGL), fondée en 1977.

La troisième rubrique traite des organismes de financement ou de développement: accords portant création de la Banque africaine de développement de 1982 et création du Fonds africain de développement de 1972; statuts de l'Association des Banques centrales africaines de 1968 et du Centre africain d'études monétaires de 1975.

La quatrième est consacrée aux organisations et institutions à vocation culturelle. Trois conventions sont reproduites ici: la Charte culturelle de l'Afrique du 5 juillet 1976 assez peu connue, les conventions portant création du Centre international des civilisations bantou du 8 janvier 1983 (CICIBA) et de l'Agence panafricaine d'information du 9 avril 1979.

Une cinquième rubrique mentionne les organisations spécialisées dans la mise en valeur des fleuves et bassins fluviaux: L'Autorité du Bassin du Niger (1980), l'Organisation pour la mise en valeur du fleuve Sénégal (1972), la déclaration portant création de la Mano River du 3 octobre 1973.

Quand à la dernière, elle regroupe des textes assez divers: la Charte de l'Organisation commune africaine et malgache de 1966, le Pacte instituant la Confédération de la Sénégalie de 1981, la convention créant le Comité permanent inter-États de lutte contre la sécheresse dans le Sahel (CILSS) de 1973 et l'Accord relatif à l'Autorité permanente intergouvernementale contre la sécheresse et pour le développement en Afrique de l'Est (IGAAD) de 1986.

Le tout est complété par quelques cartes — qui auraient pu et dû être plus nombreuses pour faciliter la localisation des OIG — et quelques indications bibliographiques très uti-

les pour aller plus loin dans la connaissance du monde africain.

L'ouvrage n'est pas exhaustif, mais il comprend une cinquantaine de documents, ce qui constitue une bonne base de départ. Il est à coup sûr appelé à rendre de nombreux services, puisqu'il est à peu près le seul de ce genre disponible en langue française. On formulera deux souhaits. Le premier est l'impérative obligation pour l'auteur de le mettre à jour périodiquement. Le second est de faire précéder chaque OIG d'une courte présentation, pour mieux la situer et bien comprendre le rôle spécifique qu'elle joue par rapport aux autres. Rappelons que le continent africain est balkanisé et comprend pas moins de 50 États...

Daniel COLARD

*Faculté de Droit
Université de Besançon, France*

N'TANDOU, Jean Baptiste, *L'Afrique mystifiée*. Paris, Editions L'Harmattan, coll. « Points de vue », 1986, 175 p.

La réflexion de Jean Baptiste N'Tandou sur l'histoire coloniale de l'Afrique, sa situation et son avenir, nous reporte nécessairement aux diverses théories qui ont eu cours sur le développement des pays industrialisés et le sous-développement des pays du Tiers-Monde. On se souvient que les auteurs classiques considéraient la croissance économique comme inhérente à la structure de l'économie libérale et attribuaient son apparition à l'accumulation du capital et au progrès technique. Parmi les auteurs modernes, certains ont attribué cette croissance à l'existence de mécanismes de développement (v.g. l'entrepreneur, l'innovation, l'action gouvernementale); d'autres l'ont imputée à un processus historique d'évolution: des économies ont pris de l'avance, tandis que d'autres se sont distancées. Pour Rostow, il fallait franchir un certain seuil: c'est le décollage économique. Enfin, il y a eu ceux pour qui l'industrie constituait le seul moteur du développement. Les pays qui n'entraient pas dans l'une ou l'autre de ces

catégories étaient nécessairement voués au sous-développement.

Cependant, les nombreux et graves problèmes sociaux qui sont apparus dans les pays occidentaux à la suite de l'industrialisation et le sous-développement dans lequel se sont enlisés la plupart des pays du Tiers-Monde depuis, ont mis en évidence les limites d'un modèle de développement basé sur la simple croissance économique. On s'est rendu compte que les progrès réalisés dans les économies avancées, loin d'entraîner la mise en mouvement des économies attardées, se faisaient au détriment de ces dernières. De là est venue la remise en cause d'une philosophie fixant comme objectif supérieur l'enrichissement. E.F. Schumacher, par exemple, a insisté pour qu'on se soucie d'abord de la personne. « Le développement ne part pas des biens; il part des hommes et de leur éducation, de leur organisation et de leur discipline. » (*Small Is Beautiful. Une société à la mesure de l'homme*, p. 174.) Par ailleurs, l'intervention de l'État dans la vie économique de la nation dans le but de promouvoir la croissance économique et d'assurer une certaine sécurité sociale, a fait preuve de limites évidentes.

Reste la culture, entendue comme l'ensemble des manières de penser et de vivre d'une collectivité. Serait-elle apte à assurer un développement harmonieux de l'individu en société? Bien que proche de la vie, elle s'en distingue et la transcende; elle est en quelque sorte « une dimension de l'existence qui lui confère sa plénitude » (J. Rigaud, *La Culture pour vivre*). C'est dans ce sens que Jean Baptiste N'Tandou fait appel à cette notion, lorsqu'il invite l'Afrique à un « décollage psychologique » et à une redécouverte de son identité.

Rejetant le paternalisme de René Dumont (*L'Afrique noire est mal partie*) de même que les thèses historiques de Brunschwig et de Hegel à propos de l'Afrique, N'Tandou décrit l'altération que des siècles de colonisation ont fait subir à ce continent. Domination politique et exploitation économique, mais surtout colonisation culturelle (des mentalités) à travers l'école et occidentalisation des façons de penser et de vivre (mode européenne des vête-

ments, alcoolisme et tabagisme, etc.). L'identité africaine, soutient-il, ne peut être retrouvée que dans un autre devenir. Cette identité, c'est la négritude, l'état de l'homme noir, son entité dans l'espace humain, la reconnaissance de ses valeurs culturelles.

Cette première partie du volume, centrée sur le phénomène de la corruption (altération de l'identité) est suivie d'un appel à la liberté. Pour la conquérir, il faut d'abord démythifier l'Occident, lutter contre la forme mentale de la colonisation pour que le colonisé cesse de se faire à son tour colonisateur: c'est le décollage psychologique, cette libération de l'esprit qui redonne à la collectivité son pouvoir créateur. La liberté incite à choisir un développement autonome. Elle commande le rejet d'une industrialisation mal ajustée, pour lui substituer des techniques appropriées que l'expérience des générations devrait perfectionner. Elle exige un retour aux sources pour sauvegarder le minimum traditionnel et la sélection de ce qu'il y a de meilleur dans la modernité. Ce chemin de liberté invite enfin à se tourner résolument vers l'avenir. C'est ici que l'auteur entame la troisième partie de son ouvrage.

Quel avenir? Il est formel: un avenir repensé en fonction de l'éducation et de l'agriculture. Un avenir qui ne sera assuré de reviviscence culturelle que si on a préalablement démystifié, décolonisé les mentalités, décollé psychologiquement. Dans ce processus, la jeunesse africaine et la mise à jour de sa conscience prennent une importance capitale. Mais il faut également faire participer les masses. « L'éducation de la conscience est le moyen le plus utile à l'éclosion de l'individu. » (p. 130). En même temps, non pas un socialisme importé, mais une socialisation qui tienne compte du caractère communautaire des sociétés africaines. Cette socialisation « base de transmission de la conscience, mise sous régime communautaire des biens et moyens de production créés par les masses elles-mêmes dans l'objectif de répondre à leurs stricts besoins » (p. 137), assure l'autonomie de la nation. Liberté individuelle par l'éducation et l'alphabétisation qu'elle suppose; liberté collective par la socialisation. L'agriculture devient ici une priorité pragmatique et exige le soutien de techniciens et d'animateurs ruraux.

L'auteur voit dans *Ujamaa*, cette philosophie d'un développement élaborée par J. Nyerere en Tanzanie, un modèle de socialisme valable pour l'Afrique et cela, malgré ses faiblesses. Il a l'avantage de tenir compte de la réalité sociologique africaine, d'accorder la priorité au développement agricole et à la petite industrie et d'accorder au peuple la liberté d'expression et d'action.

Le volume de Jean Baptiste N'Tandou a le mérite de présenter la réflexion d'un Africain démystifié. C'est un ouvrage que l'on peut classer dans les essais. L'auteur, parce qu'il tient compte de l'histoire coloniale et de ses conséquences sur les mentalités, arrive à suggérer des solutions qui dépassent en pragmatisme ce que les théoriciens occidentaux même les plus humanistes ont pu imaginer pour le développement de l'Afrique. L'originalité de son apport vient à mon sens de ce qu'il part d'une situation à corriger — l'altération profonde de l'Afrique au cours des derniers siècles — pour retrouver une identité africaine et, de là, repartir sur une base qui intègre la double facette de la réalité africaine d'aujourd'hui: son aspect traditionnel et son aspect moderne.

Le projet de N'Tandou est ambitieux mais sûrement plus avantageux pour l'Afrique. On serait même porté à le qualifier d'utopique. La culture, nous l'avons vu, joue un peu le rôle de l'utopie car, bien qu'ancrée dans la réalité, elle s'en distancie jusqu'à un certain point et la transcende. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle invite constamment à la recherche d'une cohérence et d'une harmonie dans la façon de vivre. En mettant en lumière la réalité totalisante de la culture, N'Tandou invite à un type de développement qui tienne compte de l'épanouissement de tout l'être en accord avec son milieu. Une réflexion neuve et, dans ce sens, stimulante.

Gabrielle LACHANCE

*Institut québécois de recherche
sur la culture, Québec*

MOYEN-ORIENT

BALTA, Paul, *L'Islam dans le monde*. Paris, Éditions la Découverte, 1986, 383 p.

Dans l'abondante littérature consacrée depuis quelques années au monde musulman, cet ouvrage présente un intérêt certain. Il s'agit d'un dossier formé d'articles parus dans le quotidien *Le Monde*, rassemblés et présentés par le journaliste Paul Balta spécialiste de l'Islam et, en particulier du Maghreb. Malgré un caractère hétéroclite puisqu'il est composé d'articles écrits à des dates différentes par des auteurs différents, l'ouvrage présente une certaine unité: il tente d'abord d'analyser et d'expliquer ce phénomène universel de la vitalité et du dynamisme de l'Islam à travers le monde et, pour le faire, il regroupe les articles par secteur géopolitique afin de parcourir tout le territoire actuel de l'Islam, du Maroc jusqu'en Extrême-Orient et aux Philippines.

Dans une longue introduction, Paul Balta souligne l'importance historique et culturelle de l'Islam et la place qu'il occupe dans le monde d'aujourd'hui. Viennent ensuite une série d'articles consacrés aux problèmes très actuels de l'intégrisme et des tensions qui opposent le monde arabo-musulman à l'Occident.

Un excellent article de Maxime Rodinson explique que l'intégrisme n'est pas quelque chose de vraiment nouveau en Islam, religion qui ignore la séparation du temporel et du spirituel ainsi que le concept occidental de laïcité. La résurgence d'un Islam pur et dur, qui est perçu comme une menace pour l'occident, apparaît aussi comme un échec relatif du nationalisme arabe « moderniste » qui, après avoir réussi à diriger la lutte pour l'indépendance politique, n'a pas été capable de résoudre tous les problèmes qui se sont posés après la décolonisation notamment ceux du sous-développement économique et de la déstabilisation sociale et culturelle. C'est pour cette raison que l'on assiste, un peu partout à travers le monde arabo-musulman, à une agitation radicalisante dirigée à la fois contre l'Occident et contre les gouvernements qui pactisent avec lui.